



## LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :  
*Pourquoi tant de haine*

### LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com

Tél. 06 72 15 52 65

1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,  
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut, plus parer à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'autant.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'Autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insondable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de pulsion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme. Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

## LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

### Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :  
*Pourquoi tant de haine*

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966

*Leçon 3, le 11 janvier 2024 : Commentaire de la thèse III, « Les ressorts d'agressivité décident des raisons qui motivent la technique de l'analyse. », pages 107 à 109.*

## À propos du transfert négatif, par Éric Zuliani

Je souhaite revenir sur la fin de l'exposé de Françoise Pilet, dans lequel elle a fait référence au stade du miroir. En effet des passages page 105 du texte sur l'agressivité – sur Jérôme Bosch, l'*imago* et l'identification –, se retrouvent pratiquement tels quels à la page 97 du texte sur le stade du miroir de 1949.<sup>1</sup> (Lacan en avait fait une première rédaction en 1936 (pour une présentation avortée), puis une deuxième en 1938 dans « Les complexes familiaux »).<sup>2</sup>)

### Retour sur le stade du miroir

C'est à la lecture du complexe d'intrusion, que l'on trouve dans les « Complexes familiaux », qu'il apparaît que le stade du miroir se décompose en trois temps : le complexe d'intrusion, le moment du miroir, et la conclusion fraternelle. L'intrusion se réalise lorsqu'un sujet se connaît des frères, ce qui relève du savoir (verbe « connaître »). Nous sommes là dans le registre symbolique. Mais il dépend de la place donnée par le sort au sujet (ainé, cadet, petit dernier ?), c'est-à-dire dans le registre du réel. Il secrète un objet, le frère, qui peut prendre une signification d'intrus, de nanti, d'usurpateur : registre de l'imaginaire.

### *De la rivalité à la constitution de l'instance de l'autre*

Lacan indique que ce moment de l'intrusion secrète une expérience, celle de la jalousie, phénomène très commun, repéré par Saint Augustin par exemple. La psychologie de l'enfant, de son côté, met en évidence que ce phénomène n'est pas tant une rivalité ayant des visées vitales (*style struggle for life*) qu'une identification mentale, racine de la sociabilité.

Par exemple, une expérience psychologique parfaitement reproductible consiste à mettre en

<sup>1</sup> J. Lacan, « Le stade du miroir » (1949), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>2</sup> J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

présence des enfants entre six mois et deux ans, par couple, sans tiers, avec un écart d'âge réduit. On les laisse jouer ensemble, et une communication semble s'établir. Dans cette communication, des phénomènes peuvent s'isoler et indiquent des postures et des gestes complémentaires et réciproques de provocations et de ripostes qui témoignent, en effet, d'une rivalité. C'est là que s'établit la reconnaissance d'un rival, c'est-à-dire d'un autre comme objet, moment accompagné de phénomènes de transitivisme : dans ceux-ci, l'enfant ne fait pas de distinction entre ce qui relève du sujet ou ce qui relève de l'autre.

Mais si maintenant on met en présence des enfants avec un écart d'âge plus important que deux mois et demi, on observe des comportements tout autres : parade, séduction et despotisme. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela désigne un moment de passage entre des phénomènes de transitivisme, où moi et autre se confondent, vers la constitution de l'autre *en moi*. Les seconds comportements témoignent en effet que dans l'individu s'établit l'instance de l'autre, intériorisée pourrait-on dire. Car parade, séduction et despotisme sont autant de postures qui révèlent que dans la vie intérieure du sujet s'est constitué un autre : le sujet ne pourrait en effet pas parader si ne s'était constitué en lui l'autre qui le regarde ; il ne pourrait séduire s'il ne savait pas ce qu'est « être séduit » ; il ne se montrerait pas despotique s'il ne connaissait pas la posture de celui qui se soumet. Il y a donc, dans le sujet ainsi divisé, une tension entre deux attitudes opposées et complémentaires : Chaque partenaire confond la partie de l'autre avec la sienne propre et s'identifie à lui. Naît ainsi un « sentiment de l'autre » très imaginaire sans aucun doute, mais reposant sur la structure symbolique du complexe.

#### *Les équivoques du stade du miroir*

C'est dans ce moment de passage entre intrusion et formation de l'autre en soi que s'introduit le stade du miroir, afin de rendre compte du mécanisme d'identification. L'identification avait été clairement mise en évidence par Freud, notamment dans la clinique des symptômes névrotiques, mais aussi dans l'Œdipe. Freud a été beaucoup moins clair concernant l'avènement du moi, malgré son texte « Pour introduire le narcissisme ». Lacan se propose de résoudre les apories de ce texte de Freud, avec son stade du miroir. Soulignons un point important dans ce stade du miroir.

A la différence du chimpanzé, chez le petit homme de six mois se produisent deux phénomènes : une intuition illuminative devant le miroir, une sorte d'arrêt sur (son) image, accompagnée d'une jubilation témoignant d'un triomphe.

Mais ces deux phénomènes sont les indices que dans ce moment du miroir s'ouvre une double béance. Premièrement, si l'image capture le sujet, c'est à défaut d'une quelconque connaturalité avec le milieu : alors que chez l'animal cette connaturalité existe entre *l'instinct* et le milieu, chez l'être humain la *pulsion* est captée par l'image. Deuxièmement, l'image offre une perception totalisante de soi alors que la vie pulsionnelle interne au sujet témoigne au contraire d'un morcellement et d'un vécu erratique sans rapport avec cette image.

On voit donc que la fonction de l'image répond à deux béances chez l'homme : pas de savoir dans le réel (pas d'instinct) et pas d'unité du corps.

Aussi peut-on dire que l'image a une fonction équivoque. Elle est, certes, formatrice : l'image (*Gestalt*) a un effet de formation sur l'organisme, ce qui permet d'avoir un corps ; mais elle implique aussi une perte – ce n'est que l'image d'un corps, toujours précaire – et une division du sujet entre cette image apparemment totale et les pulsions qui morcellent. Elle précarise la position du sujet, elle le trompe aussi.

Ainsi s'opère une tension dans le moi ainsi constitué entre des éléments imaginaires où se côtoient des représentations de morcellement et des représentations de récolement permanent du corps propre ; des affirmations du moi et des phénomènes de double ou de dédoublement. Lacan qualifie ce monde du moi comme un monde narcissique, au plein sens du mythe de Narcisse, qui inclut certes le double mais pas autrui, et qui implique, selon le mythe, la mort. Et c'est aussi un moment de choix du sujet : ou bien il refuse cet autre, mais pour le pire (le sujet est aussi objet et se révèle alors la tendance suicide) ; ou bien l'objet renvoie à un objet qui lui-même renvoie à un autre objet, ce qui permet que l'objet circule et fonde une vie sociale entre accord et concurrence. Il y a, dans ce second cas, une dialectique entre le sujet, l'objet et l'autre.

#### *Notation sur racisme*

Le stade du miroir ainsi déplié en intrusion, formation/aliénation et fraternité, permet de saisir quelque chose des racines du racisme. On s'aperçoit en effet que dans le complexe d'intrusion il n'y a pas que l'intrusion de l'autre : il y a aussi celle de la vie pulsionnelle du sujet pour lui-même, méconnue par lui car non captée par l'image, et qui fait aussi intrusion pour le sujet (comme dans les premiers orgasmes chez le garçon, par exemple). Toute la question est de savoir comment le sujet, sans savoir ce qu'est cette part pulsionnelle, peut prendre à son compte l'intrusion de sa vie pulsionnelle, en d'autres termes ce qu'il est comme être de jouissance, plutôt que de la dénoncer et de rejeter du côté de l'Autre.

#### **Comment et pourquoi l'analyse tient compte des ressorts de l'agressivité**

Passons au commentaire des pages 106 et 107. Lacan fait d'abord un sort aux soi-disant vertus du dialogue qui permettrait un renoncement à l'agression. Il fait ici référence à un sophiste, Thrasymaque, qui face à Socrate, soutient dans la *République* de Platon que le juste correspond à l'intérêt du plus fort, et le plus fort est celui qui a le pouvoir, c'est-à-dire le tyran dans la tyrannie, le petit nombre dans l'oligarchie ou le peuple dans la démocratie : le droit naturel est l'instrument des puissants pour opprimer les plus faibles. Thrasymaque est fier de son titre de sophiste, et sur sa tombe on peut lire, gravé sous son nom : « Savoir est ma profession ». Mais en évoquant le dialogue, Lacan fait peut-être aussi allusion à Martin Buber et son principe dialogique<sup>3</sup>. La thèse de Lacan c'est qu'au contraire un certain type d'usage de la parole peut mener au pire : il arrive que *Les discours tuent*<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Martin Buber, *Je et Tu*, Paris, Aubier, 2012.

<sup>4</sup> *Les discours qui tuent*, titre choisi pour un Forum Zadig qui s'est tenu en Belgique le 1<sup>er</sup> décembre 2018. Cf. <https://www.associationcausefreudienne-mp.com/au-dela-de-l-acf-mp/forum-europeen-zadig-en-belgique-les-discours-qui-tuent>

En fait, réduire l'expérience analytique aux simples vertus du dialogue ne suffit pas : « Freud y a ajouté une vertu » dit Lacan. En vérité, Freud ne se règle pas sur le modèle du dialogue, mais sur une règle qui concerne l'usage de la parole : laisser le patient s'avancer « dans une intentionnalité aveugle » dans l'exercice de la parole afin de venir à bout d'un mal ou d'une ignorance dont il ne connaît pas les limites. Seule la voix du patient se fait entendre pendant une durée que décide l'analyste. Qu'est-ce qui apparaît alors ? L'attitude de l'analyste, faite de silence, d'abstention, de non-réponses, notamment sur le plan du conseil ou du projet. Apparaît donc un personnage (l'analyste), vidé de caractéristiques individuelles, qui s'efface du champ où le patient cherche la sympathie, l'approbation, à se rendre aimable, bref : un idéal d'impassibilité.

Mais attention, cette impassibilité (et non pas neutralité : *impassible* : *qui n'est pas sujet à la souffrance*) ne sert pas seulement une sorte de préparation à l'interprétation (sur fond de silence). Elle vise aussi à éviter une embûche : celle qui consisterait à répondre à une demande paradoxale et non articulée, et qui serait celle-ci : *Prends sur toi ce mal qui pèse sur mes épaules ; mais, tel que je te vois repu, rassis et confortable, tu ne peux pas être digne de le porter*. Il s'agit là d'une donnée bien connue, ce que la Rochefoucauld avait appelé l'amour-propre, autrement dit la manifestation moïque du sujet, qui donc viendrait faire obstacle. Freud l'avait remarqué aussi et lui avait donné comme nom : réaction thérapeutique négative. Tout sujet est mu par cet axiome : *Je ne puis accepter la pensée d'être libéré par un autre que par moi-même*. Lacan fait alors une distinction intéressante : le patient ne veut pas qu'on l'allège de son fardeau, ce qui n'empêche pas que nous participions tout de même à son mal. C'est pourquoi nous ne sommes pas neutres, nous ne sommes pas Ponce Pilate. À partir du moment où nous accueillons un sujet, nous faisons partie du problème qu'il rencontre, du symptôme du sujet : nous complétons celui-ci. Et c'est ici que s'insère « la vertu qu'ajoute Freud » : c'est celle du transfert (d'abord perçu par lui comme un obstacle puis comme une aide : frein et moteur). Car oui, quelqu'un vient vous rencontrer, vous lui donnez la possibilité de parler selon la règle proposée par Freud, et voilà qu'un lien se tisse, un véritable lien social, et ceci, selon le principe émis par Lacan dès 1936 que « le langage, avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un. »<sup>5</sup> Aussi, la participation au problème du patient n'est-elle pas de vouloir le soulager de son fardeau, sauf à recevoir en retour une réaction hostile de sa part, comme cela se constate dans les actions dites philanthropiques conduites par des ressorts agressifs.

Pourtant, Lacan à la suite de Freud ne nie pas l'agressivité du sujet, ne considère pas qu'elle peut être tarie, qu'elle peut être dérivée : « nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions forment le transfert négatif, nœud inaugural du drame analytique. »<sup>6</sup> Alors pourquoi ?

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « Au-delà du principe de réalité » (1936), *Écrits, op. cit.*, p. 82.

<sup>6</sup> J. Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 108.

## Le transfert négatif <sup>7</sup>

La réponse de Lacan est la suivante : « Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des imagos plus ou moins archaïques qui, par un effet de subduction (substitution) symbolique, dégrade, dérive, ou inhibe le cycle de telle conduite, qui, par un accident de refoulement, a exclu du contrôle du moi telle fonction et tel segment corporel (*symptôme*) (...). On peut voir que le plus hasardeux prétexte suffit à provoquer l'intention agressive, qui réactualise l'imgo, demeurée permanente dans le plan de surdétermination symbolique que nous appelons l'inconscient du sujet, avec sa corrélation intentionnelle. » D'où l'indication de Lacan : « Ce n'est pas qu'il soit défavorable de réactiver une telle intention dans la psychanalyse. Ce que nous cherchons à éviter (...), c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du moi dans le dialogue. »<sup>8</sup> Dès 1948, avant même que Lacan avance les trois registres (Imaginaire, Symbolique et Réel), on le voit attentif à ce que l'expérience de parole qu'est une analyse ne s'embourbe pas dans la stagnation imaginaire due à « l'instance du moi dans le dialogue ». Et pourtant il faut mettre au service de cette expérience « l'agressivité du sujet à notre endroit » afin que le transfert négatif constitue le nœud de cette expérience. Comment saisir cet apparent paradoxe ? Voici sept ponctuations pour y répondre et tracer quelques perspectives dans l'enseignement même de Lacan sur cette question du transfert négatif.

1 – Il faut d'abord rappeler que le terme d'agressivité utilisé dans le texte de cette communication ne convient pas. Il taille trop large et n'est donc pas un véritable concept. On voit que l'expérience analytique (l'expérience humaine tout autant) est composée de deux registres : un premier qui relève de la parole et des lois du langage ; un second que le terme d'intention agressive tente d'épingler, étant entendu que parler à quelqu'un crée *de facto* un lien social. C'est Freud qui a mis à jour ces deux registres : celui où il s'agit de manier la parole (interprétation) ; celui où il s'agit de faire avec le transfert. D'où le terme de nœud : il s'agit moins d'un nouage entre le praticien et le patient qu'un nouage entre le registre de ce que le sujet est comme être de langage et le registre de ce qu'il est comme vivant (sexué et mortel).

2 – Cette notion de transfert négatif apparaît dans la doctrine freudienne dans les années 20, au moment où justement le registre de la parole, de l'interprétation marque le pas. Les symptômes ne disparaissent pas sur le simple fait d'une interprétation. Il y a une sorte de stagnation du sujet dans son mal, pourrait-on dire. C'est à cette même époque que Freud, plutôt que de considérer ses patients comme de mauvais patients (compliance, observance, adhésion, etc.), se tourne vers sa découverte pour y introduire un nouveau concept, celui de pulsion de mort. Donc ce transfert négatif est pour Freud un phénomène fécond en matière d'introduction de concepts.

---

<sup>7</sup> Cette partie s'appuie sur la lecture suivie de l'opuscule : *Le transfert négatif*, sous la direction de J.-A. Miller, Paris, publication de l'École de la Cause freudienne, col. Rue Huysmans, 2005.

<sup>8</sup> J. Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 108.

3 – Afin de saisir cette notion de transfert négatif, il s’agit plutôt de l’examiner dans des registres très différents tels que : le savoir/l’ignorance ; la confiance/Défiance/méfiance ; L’amour/la haine ; le désir (de savoir ?)/La jouissance. Il s’agit donc de s’extraire de ce binaire transfert positif/transfert négatif qui ne relève en fin de compte que du registre imaginaire, disons des sentiments, afin de situer le transfert non plus comme phénomène relevant des « personnes », mais comme élément de la structure de l’expérience humaine. Ce passage du phénomène qu’est le transfert à la manière dont il est partie prenante de la structure du sujet aboutira dans les années 60 à l’introduction par Lacan d’un nouveau concept pour dire le transfert : *Sujet supposé Savoir*. Ce chemin de conceptualisation se fait donc entre phénomènes (d’amour et de haine) et structure qui articule sujet et savoir inconscient. Sur ce chemin Lacan a pu proposer par exemple, pour dire le transfert positif, *avoir quelqu’un à la bonne* ; pour le négatif, *l’avoir à l’œil* qui contient la dimension de soupçon (l’ère du soupçon – à qui se fier ?) Là, nous naviguons entre expérience analytique et expérience quotidienne, voire collective (comme par exemple dans la montée des complotismes).

4 – Alors certes, le transfert positif ce serait donc supposer un savoir à un autre, et c’est ce ressort qui conduit un candidat à l’analyse à décrocher son téléphone pour demander un rdv. Mais cette supposition de savoir qui va vous tirer d’affaire, est plus fondamentalement un savoir insu (l’inconscient) que vous supposez guider votre vie. Et quand on suppose le savoir à quelqu’un, alors on l’aime, voilà comment se noue le lien social (dans la vie quotidienne tout autant) auquel le discours analytique répond de manière inédite : mettre cet amour — qui peut rendre aveugle, qui est un obstacle — au service de la production d’un savoir qui décille les yeux (ce qui nécessite l’instance du désir). Mais aussitôt surgit un soupçon (dès les premières séances et peut-être est-ce cela les entretiens préliminaires) : il y a un *je ne sais pas*, qui s’exprime à l’occasion chez l’analysant. C’est la dimension de l’inconscient qui surgit alors accompagné du soupçon (ce qu’on ne sait pas comme ressort du complot, mais aussi *que sait cet Autre que je ne sais pas* : ambiance paranoïaque de la cure). Ce soupçon, justement surgit à la place de ce qui était bien installé chez le sujet : l’identité. Voilà pourquoi la partie présentée par Françoise Pilet et qui finissait sur l’identification est importante. Voilà pourquoi j’y ai apporté un complément sur le stade du miroir : l’expérience de l’analyse va à l’inverse de la constitution du sujet *via* le stade du miroir ; elle désidentifie, là où le sujet était identifié.

5 – L’analyse désidentifie — quelle est, alors, la mise introduite par le sujet dans l’analyse ? La livre de chair, a pu dire Remi Lestien, c’est-à-dire ce qu’il est au-delà de ce qu’il dit, déshabillé pourrait-on dire des identifications qui lui permettent de se mouvoir dans le monde. Ce que ce terme d’agressivité recouvre, et c’est pour cela qu’il faut l’écarter, c’est ce que le sujet parlant (§) introduit silencieusement dans l’expérience analytique : ce qu’il est (comme *petit a*). C’est là que ce constitue le nœud du drame inaugural et silencieux, et c’est sur ce nœud entre dicible et indicible qu’opère la parole analytique. Pendant que des paroles s’échangent, ce qu’il est comme être non pas parlant, mais pulsionnel (être de jouissance), joue sa partie. Ce nœud est délicat tant ce qu’on est oscille sans cesse entre ce qu’on est comme précieux et ce qu’on est comme « saloperie », « déchet ». En même temps qu’il vient parler, l’analysant

vient pour *ça*. En même temps qu'il parle, il se fait sujet mais sa part vivante, ce qu'il est comme vivant demande ses droits : c'est dans le transfert que cela se joue.

C'est ainsi que je comprends la double proposition de Lacan en 64 : d'un côté le transfert c'est le sujet supposé savoir ; et de l'autre, le transfert est « la mise en acte de la réalité sexuelle (*sexuelle, au sens freudien*) de l'inconscient »<sup>9</sup>.

Mais il y a une autre façon de voir le négatif du transfert. D'un côté je parle, et plus je parle plus j'emprunte le chemin d'une sorte de désir de reconnaissance ; et de l'autre quelque chose en moi n'a pas ce désir de reconnaissance, ne peut pas se faire reconnaître : ce que je suis comme objet petit *a*, comme être pulsionnel. Et pour reprendre ma question du début sur les racines du racisme, toute la question est de savoir comment le sujet, sans savoir ce qu'elle est, peut prendre à son compte l'intrusion de sa vie pulsionnelle, en d'autres termes sa jouissance, plutôt que de la dénoncer et de rejeter du côté de l'Autre.

6 – Si le transfert négatif est le nœud du drame inaugural et qu'il faut que ce nœud advienne (non pas entre l'analyste et l'analysant, mais dans le sujet entre la matière signifiante et la substance jouissante qui le composent), quand il advient au cours de l'analyse dans sa phénoménologie, la question doit surgir de l'erreur du praticien : *dixit* Lacan, « Ce que nous cherchons à éviter (...), c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du moi dans le dialogue. »<sup>10</sup> Ceci est valable aussi pour les arrêts de cure comme ce fut le cas dans le cas Dora par exemple, que Lacan ne se gêne pas de relire pour y déceler l'erreur de Freud.

7 – Lacan, enfin, dans le Séminaire XX Encore (1973)<sup>11</sup> introduit un mot de son cru : *l'hainamoration*. C'est un terme qui mêle amour et haine et qui permet de ne pas trop se laisser abuser par le transfert négatif. Rien de plus solide que quelqu'un qui adore vous avoir à l'œil, et rien de mieux éveillé que ce sujet-là (selon le principe que l'amour rend parfaitement aveugle). On saisit mieux la fonction décisive, disons positive du transfert négatif : penser par soi-même, permettre la séparation dialectiquement articulée à l'aliénation afin de trouver sa propre voie (voix, c'est-à-dire son énonciation). Que ce soit dans notre rapport à Freud (celui de Lacan à Freud par exemple), notre rapport à Lacan, au fait de lire Lacan, on y progresse qu'à voir tout autant les avancées que les impasses chez Lacan lui-même. Pour se faire il ne s'agit ni de rejeter (ce qu'ont fait des compagnons de route de Lacan) ni d'admettre aveuglément (par la citation par exemple) ce qu'a dit Lacan. Il s'agit de lire avec le ressort du sujet supposé savoir auquel s'ajoute la vertu du lien libidinal qui habite ce déchiffrement.

---

<sup>9</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, chap. XI, p. 125 et suivantes.

<sup>10</sup> J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse, op. cit. », p. 109.

<sup>11</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 83.